

En 1816, après la tourmente qui avait jeté pendant quinze ans les peuples les uns contre les autres, l'Europe se mit à respirer, lasse de tant de sacrifices. Les souverains, revenus chez eux, pouvaient travailler à guérir les blessures faites à leurs peuples par la guerre. Nul ne s'y appliqua avec plus de soin que l'empereur Alexandre. On sait qu'il ne fut pas secondé, et ce fut le motif de la profonde tristesse qui s'empara de lui.

Tout-à-coup, en 1825, une nouvelle circula dans le public et y fit une vive impression : l'impératrice, dont la santé délicate donnait des inquiétudes sérieuses à ses médecins, allait partir pour la Crimée, et l'empereur devait y passer l'hiver avec elle. La famille impériale, quoique profondément affligée de ce projet, n'osa pourtant faire une objection. Il est vraisemblable même qu'elle espéra beaucoup du climat du Midi, de l'éloignement des affaires, pour vaincre les tristes dispositions d'esprit du souverain, du fils et du frère le plus aimé qui ait jamais porté une couronne. Le départ devint officiel. Le jour, l'instant arrêté, les adieux entre les illustres affligés furent déchirants. L'impératrice mère éprouva un de ces serremens de cœur qui portent avec eux de si terribles appréhensions.

Nécessairement la position du grand-duc Nicolas avait dû changer par l'absence de l'empereur. Désormais il avait une large part dans les affaires. Il l'avait accepté loyalement ; il remplit sa tâche de même. Chaque jour un courrier chargé d'une relation détaillée de tous les actes accomplis en son nom était envoyé à Alexandre par son frère, qui répondait à son tour par des observations sur les corps d'armée qu'il visitait dans ses différentes courses.

Cet état de choses ne devait pas durer longtemps. On apprit que l'empereur était souffrant. Bientôt la gravité de son état ne fut plus un mystère. Les courriers se succédaient avec rapidité. La crainte était dans tous les cœurs, son nom sur toutes les lèvres, lorsqu'une lettre, écrite par l'impératrice sa femme, vint donner de l'espoir à sa famille comme à tout le peuple dans l'attente.

En reconnaissance de cette bonne nouvelle, des prières publiques furent ordonnées à l'église de Casan pour le lendemain, 9 décembre. La famille impériale, la cour, les populations émues, s'y portèrent avec un égal sentiment de foi confiante.

Déjà les prières étaient commencées, lorsqu'un officier, les vêtements couverts de givre, les traits bouleversés, s'avance à travers la foule et remet au grand-duc Nicolas un pli cacheté de noir. Sans prononcer une parole, il reste devant lui, immobile, la tête baissée ; car il a promptement détourné la vue des yeux interrogateurs du grand-duc. Tremblant, le prince ouvre la lettre ; son regard, troublé, hésite, cherche, puis s'arrête enfin sur ces mots tracés par la main de l'impératrice Élisabeth : « Notre ange est au ciel !... »

Jamais la vérité n'emprunta d'expression plus touchante ! La lettre s'échappe de la main de Nicolas, un profond gémissement se fait entendre pendant que ses genoux fléchissent et qu'il tombe prosterné sur le marbre du parvis. La stupeur est générale : les chants cessent, le service divin est interrompu ; un lugubre silence s'établit.

C'est ainsi que la noble famille, la cour, le peuple apprirent que le czar de Russie s'appelait désormais Nicolas Ier.

Les premiers moments de celui-ci furent absorbés par une douleur profonde. Il comprit néanmoins que son devoir exigeait qu'il la surmontât, et l'histoire lui tiendra compte de la grandeur

de ses procédés envers un frère vivant, comme de l'amertume sincère de ses larmes sur un frère mort.

Le sénat, instruit de la foudroyante nouvelle, se rassemble sans perdre de temps, afin de procéder à l'ouverture des différents paquets que l'empereur défunt lui avait remis avec injonction de n'en prendre connaissance qu'à sa mort. C'était, outre l'acte d'abdication du grand-duc Constantin, l'ordre formel de faire à l'instant même reconnaître le grand-duc Nicolas comme souverain de toute la Russie.

Porté à l'obéissance par la conviction du bien qui devait en résulter, le sénat se rendit en corps au palais pour faire part à qui de droit de ces pièces irrécusables et sans appel. Mais quel fut l'étonnement général, lorsqu'on vit le grand-duc repousser impérieusement une couronne que personne ne semblait pouvoir lui contester !

— Non, messieurs, répondit-il aux discours qui le traitaient déjà de roi, il n'en peut être ainsi. Vous me dites que l'acte de renonciation du grand-duc Constantin établit mes droits d'une manière absolue ; je ne suis pas de votre avis : qui peut me répondre que ce prince ne regrette pas maintenant une résolution prise il y a déjà bien des années ? Quant à moi, j'agirai dans le sens de cette supposition. Afin que toute facilité soit donnée à mon frère pour ressaisir le sceptre, demain la garde entière le saluera empereur à mon exemple.

La chose se passa telle que Nicolas l'avait annoncée.

De son côté, le grand-duc Constantin ne demeurait point en reste. Ayant appris à Varsovie la mort d'Alexandre, à l'instant même il renouvela sa renonciation, y joignant une lettre qui ne pouvait laisser à son frère aucun doute. Le grand-duc Michel, porteur de ces dépêches, fut le premier à saluer son frère du titre d'empereur.

Le 24 décembre, Nicolas publia une relation exacte de ce qui s'était passé entre le grand-duc Constantin et lui. Il déclarait en même temps accepter la couronne, datant son règne du 7 décembre. Il indiquait le 26 pour la prestation du serment.

L'esprit de révolution aristocratique qui fermentait en Russie depuis quelques années avait aussi choisi ce jour-là pour jeter le gant à l'absolutisme. Il fut convenu parmi les conjurés qu'ils tâcheraient de décider quelques troupes, dont leurs officiers disposaient, à refuser le serment au nouvel empereur : ils devaient mettre en avant le prétexte de rester fidèle au grand-duc Constantin, en ayant l'air de considérer Nicolas comme un imposteur que l'éloignement de son frère enhardissait à l'usurpation.

A mesure que les régiments sortirent de leurs casernes et vinrent se ranger sur la place du palais d'hiver, on chercha à les ébranler sous ce prétexte. Les uns résistèrent, quelques autres fléchirent ; l'émeute grandit, les chefs courent d'un escadron à un autre pour tâcher de les animer. Des paroles inquiétantes sont prononcées par ces hommes ; les vociférations y succèdent ; des menaces de mort se font même entendre. Les généraux restés fidèles comprennent enfin qu'il ne dépend plus d'eux de maintenir la discipline ; ils frémissent de leur responsabilité. Après un conseil tenu entre eux, le général B... se détache pour aller instruire l'empereur d'un état de choses dont jusqu'alors ils avaient voulu dissimuler la gravité. Il entre chez l'empereur, qui était entouré de toute sa famille :

— C'est, dit celui-ci, un moment d'erreur, dont je ne veux point avoir connaissance. Ils vont s'apaiser. Un quart d'heure de réflexion, et j'en réponds.